ÉGLISE PROTESTANTE UNIE DE CHARTRES

Culte du dimanche 25 octobre 2026

PRIÈRE D'ILLUMINATION

Dieu de toute sagesse,
au milieu du temps que nous habitons,
fais résonner ta Parole dans nos vies.
Par le souffle de ton Esprit en nous,
qu'elle éclaire nos choix
et nous conduise dans la paix.
AMEN

LECTURE DE LA BIBLE

Livre de *L'Ecclésiaste*, chapitre 3, versets 1 à 9 (traduction de Louis SEGOND) :

3 Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux :
[2] un temps pour naître, et un temps pour mourir ; un temps pour planter, et un temps pour arracher ce qui a été planté ;
[3] un temps pour tuer, et un temps pour guérir ; un temps pour abattre, et un temps pour bâtir ;
[4] un temps pour pleurer, et un temps pour rire ; un temps pour se lamenter, et un temps pour danser ;
[5] un temps pour lancer des pierres, et un temps pour ramasser des pierres ; un temps pour embrasser, et un temps pour s'éloigner des embrassements ;
[6] un temps pour chercher, et un temps pour perdre ; un temps pour garder, et un temps pour jeter ;
[7] un temps pour déchirer, et un temps pour coudre ; un temps pour se taire, et un temps pour parler ;
[8] un temps pour aimer, et un temps pour haïr ; un temps pour la guerre, et un temps pour la paix.
[9] Quel avantage celui qui travaille retire-t-il de sa peine ?

Éternel, *ta Parole est une lampe à mes pieds, une lumière sur mes sentiers* (Psaume 119,105)

PRÉDICATION : *Un temps pour tout : quand choisir n'est justement pas renoncer…*

L'Ecclésiaste ou *Qohélet*, en hébreu, ce qui signifie « celui qui parle aux foules », fait partie de ces livres du Premier Testament souvent laissés de côté dans nos cultes ou nos études bibliques. On lui reproche, à tort, de véhiculer un message fataliste et pessimiste. Mais c'est, justement, lui prêter des intentions qui ne sont pas les siennes, et nous allons le voir ensemble.

Qohélet est l'un des livres les plus récents de la Bible hébraïque. Il a été rédigé au milieu du III^{e} siècle avant l'ère commune, en pleine période de domination grecque. Tout le Moyen-Orient est alors soumis aux successeurs d'Alexandre le Grand, qui s'efforcent déjà d'établir sur tout leur empire une politique d'assimilation forcée, tant sur le plan social que sur le plan culturel et religieux. Cette entreprise atteint son paroxysme en 167 avant notre ère et débouche, en Judée, sur la révolte des Maccabées.

C'est donc au cœur d'une situation de crise que *Qohélet* écrit. Son œuvre elle-même dialogue fortement avec la philosophie grecque, notamment avec certains thèmes stoïciens et sceptiques, tels que la recherche et la pratique de la vertu en accord avec la raison, et le renoncement aux certitudes. *Qohélet* ne s'inscrit donc pas exactement dans le champ de la résignation face au destin et naturellement, nous y reviendrons.

Ouvrage méconnu, il est pourtant très présent dans notre culture chrétienne et même au-delà, dans une communication assez usuelle, au moins par trois expressions. La première apparaît dès le verset 2 du chapitre 1 : « Vanité des vanités, tout est vanité ». On la retrouve même dans la « bulle » de l'un des pirates, sous forme latine, dans la bande dessinée *Astérix gladiateur* ! La seconde, toujours au chapitre 1, verset 9, est rentrée dans le langage courant : « Rien de neuf sous le soleil » ! Stevie Wonder en fait une chanson, et, moins notoirement, mon professeur de mathématiques de seconde en était un fervent utilisateur lorsque qu'un de ses élèves n'avait pas appris son cours ! Je vous laisse deviner pourquoi je m'en souviens encore… Et enfin, il y a la troisième, celle qui introduit notre texte d'aujourd'hui : « Il y a un temps pour toute chose », souvent raccourcie en « Il y a un temps pour tout »…

À l'écoute de cette maxime, isolée du reste du livre, nous pourrions être tentés de d'identifier – trop hâtivement ! – deux axes de compréhension possibles et portant opposés :

- D'une part, l'idée que tout arrivera, quoi que nous fassions, sans que nous choisissions forcément le moment, nous verrons bien quand…, ce qui relève pour l'humain d'une forme de déterminisme divin, qui l'enferme et par définition, lui échappe,
- D'autre part, l'idée qu'il serait nécessaire pour l'humain d'assurer l'anticipation et la planification de son existence, comme un cahier des charges, qui ne laisserait aucune place à l'imprévu, à la surprise, à la disponibilité.

D'un côté, la pleine et entière soumission à un Dieu qui a déjà tout tracé pour nous dans le grand livre de la Vie, de l'autre, une lutte acharnée de l'humain pour maîtriser le temps, en retirer, comme on dit aujourd'hui en organisation du travail, une efficience maximale.

La première proposition peut aisément être écartée. Certes le Dieu d'Israël est un Dieu qui appelle à la crainte, c'est-à-dire au respect, et à la confiance, mais qui n'isole pas l'humain du monde, il l'y envoie, non pour subir, mais pour établir, pour construire. C'est ce Dieu qui dit à Abram « Pars, quitte ton pays, ta parenté, la maison de ton père » (Gen 12,1) et fait de lui celui en qui « seront bénies toutes les nations de la terre » (Gen 12,3). Ou le Dieu de Moïse, libérant son peuple « du pays de la servitude » (Ex 20,2) et le rendant ainsi capable d'accomplir, par voie de conséquence, les Paroles de vie qu'il lui transmet. Attendre et subir, telle n'est pas davantage, pour l'humain, la volonté du Dieu dont nous parle *Qohélet*.

Quant à la seconde interprétation du texte que nous venons d'entendre, qui ferait de notre vie un agenda méthodiquement géré et actualisé, elle est tout simplement disqualifiée par la pensée fondamentale de *Qohélet* sur l'existence humaine. Souvenez-vous : « Vanité des vanités, tout est vanité »… Nous aurons beau vouloir inscrire notre passage dans le temps, nous ne sommes qu'impermanence. Le texte utilise en outre deux termes hébreux très généraux, *zeman* – une fois – et *'êt* – vingt-neuf fois – qui ne désignent pas le temps que l'on planifie ou qu'on veut contrôler, mais plutôt le temps comme large horizon de l'existence.

La clef de ce texte est donc ailleurs, dans un troisième axe qu'il nous faut à présent rechercher, ligne après ligne…

Le verset 1 pose la problématique générale du rapport de l'humain au temps qui passe. L'expression « sous le ciel » fait écho à « sous le soleil » employé plus tôt dans le livre, comme nous l'avons vu précédemment. Ici, on plante le décor, celui de l'existence humaine face au temps, sous le regard de Dieu, avec toutes les tensions

qui en découlent : entre éphémère et désir d'éternité, entre finitude humaine et souveraineté de Dieu, entre temps projeté et temps approprié…

Le poème qui suit, car c'en est un, des versets 2 à 7, se construit autour de deux fois sept paires d'éléments juxtaposés qui, s'ils ne sont pas toujours en opposition parfaite, traduisent du moins les choix que nous avons à opérer dans notre existence, dans le temps présent.

L'auteur nous rappelle tout d'abord le début de la vie et la perspective de sa fin, « vivre » « mourir », transposés pour la vie dans son ensemble, dans des activités humaines telles que l'agriculture à travers l'opposition « planter »/« arracher ».

Il évoque ensuite l'agir humain, dans son rapport à la vie, au vivant, avec un double parallélisme entre le fait de « tuer » avec violence (c'est le sens du verbe *arag*) ou de « guérir », et celui d'« abattre » ou de « bâtir ».

Puis c'est le registre des émotions et des sentiments qui nous rejoint aux versets 4 et 5, sans qu'il faille lire dans les termes employés quelque sens positif ou négatif. Selon l'instant, les circonstances, oui, il peut être bon de « pleurer », de « rire », de « se lamenter » ou de « danser »… Peut-être est-il parfois salutaire de « s'éloigner » de certains « embrassements » qui enferment, qui oppressent, et peut-être faut-il lancer des pierres au loin – et pas nécessairement sur quelqu'un ! – pour mieux cultiver un champ ou faire d'un obstacle un matériau de construction…

Semblablement, le verset suivant nous propose un choix d'actions humaines, lui aussi sans classification stricte. « Chercher » ou « perdre », « garder » ou « jeter », l'une ou l'autre possibilité peut fonder sa pertinence au gré des événements que nous rencontrons.

Au verset 7, faut-il considérer, en parallèle deux oppositions, « déchirer »/« coudre » et « se taire »/« parler » ? Ou y voir plutôt l'expression d'une parole libérée, s'échappant par la déchirure, triomphant de la tyrannie de la « bouche cousue » ? C'est ambigu je vous l'accorde. Mais faut-il s'en étonner, dès lors qu'il s'agit de communication, de lien entre les humains ?

Le dernier verset du poème nous offre, enfin, une perspective du vivre ensemble au sens large. Les mots « haïr » et « la guerre » y sont encadrés, comme contenus, par « aimer » et « la paix ». *Qohélet* connaît les moments difficiles, mais ne leur laisse pas le dernier mot, ce mot sur lequel s'achève le poème, comme réussite de l'expérience humaine, « la paix ».

Lorsque le verset 9, en guise de postface, nous pose cette question épineuse : « Quel avantage celui qui travaille retire-t-il de sa peine ? », certainement serions-nous tentés d'en déduire : à quoi bon travailler ? à quoi bon agir, puisque, quoi que nous fassions, il ne restera rien ?! Ce serait mésinterpréter la pensée de *Qohélet* qui nous souffle en réalité, en filigrane, la réponse suivante : si rien d'humain n'est permanent face au temps, autant tirer le meilleur parti de chaque instant, autant le faire bien ! Notons que pour *Qohélet*, du point de vue du judaïsme de son époque, l'idée même de résurrection est un non-sujet. Le monde des morts, le *shéol*, c'est le néant. C'est la crise maccabéenne, un siècle plus tard, qui fera émerger ce questionnement, dont s'emparera le courant pharisien à l'époque de Jésus, donc bien plus tard encore.

En tout cas, ce qu'affirme ici *Qohélet*, ce ne sont pas des fatalités, ni un programme à suivre, mais les possibilités diverses de faire des choix pour construire le présent de nos existences, selon notre discernement, à la lueur de la grâce de Dieu, en confiance éclairée et vivante. *Qohélet* nous accompagne, avec lucidité, c'est à dire sans ignorer les temps difficiles, pour définir nos chemins, en responsabilité et dans une liberté vivifiante. Acquiescer ou refuser, adhérer ou résister, Dieu nous en rend capables, sous un ciel qui se glisse dans nos existences par la joie. À nous de saisir cette opportunité, d'accepter ce don. Certes, *Qohélet* ne dit jamais que ce sera simple. Oui, choisir engage, oui, choisir nous coûte parfois, oui, choisir suppose d'assumer nos actes et nos paroles à des moments où nous nous réfugierions volontiers, pour contourner la décision, dans une neutralité faussement confortable, ou derrière le manque de temps, parfois réel, mais souvent mécanisme de défense paradoxal d'un humain qui cherche à remplir le temps à tout prix…

Si *Qohélet* nous invite à habiter le temps qui passe, c'est d'abord pour entrer en relation, en gardant à l'esprit le bien commun et, plus largement, la vie dans tout ce qu'elle a d'absolu. C'est pour que nous puissions, chacun, ensemble, aujourd'hui encore, marcher en confiance dans et pour la liberté… dans une histoire commune qui se construit chaque jour, au gré de nos choix, au-delà des « images qui enferment », des « mots qui condamnent », des « étiquettes qui définissent », des « prédictions, », des « préjugés », de « toutes les manières de dire : 'C'est écrit' ! » (Dominique IMBERT). Il se pourrait alors, même, que notre temps humain croise le temps de Dieu, qui nous précède pour nous surprendre là où nous ne t'attendons pas, afin que l'Esprit nous transforme en profondeur. C'est là toute notre espérance.

AMEN

Hadrien OLÉON-PERRIN